

Les Musées royaux de peinture et de sculpture

PENDANT LA GUERRE

par FIERENS-GEVAERT, conservateur en chef des Musées royaux, professeur à l'Université de Liège.

Sl'extraordinaire que la chose puisse paraître, *ils* ne nous ont rien enlevé. *Ils* étaient si persuadés que la Belgique leur resterait ! Trafiquants, réservistes, fonctionnaires en uniforme, entassés dans les ministères bruxellois, ont gardé cette conviction jusqu'à la veille de l'armistice. A quoi bon déporter les œuvres des musées belges, puisque ces musées deviendraient allemands ? Telle était bien l'intime pensée de MM. les professeurs et docteurs en *feldgrau* — il y eut aussi des doctresses, s. v. p. — qui vinrent se documenter et s'instruire avec la plus persistante indiscrétion.

En France, quelques *Kunstoffiziere* triés sur le volet organisèrent des expositions avec les chefs-d'œuvre des musées français et se taillèrent une réclame scientifique tout à fait opportune en publiant des catalogues *up to date*. Chez nous, des personnages du même ordre donnèrent la mesure de leur tact en créant des revues et en publiant des « contributions » sur nos maîtres, alors que nos écrivains et savants s'imposaient le silence. Godecharle, notamment, eut les honneurs d'un article et y devint un statuaire germanique bon teint. L'art de tendance toute française qui s'épanouit autour de Charles de Lorraine était rattaché aux floraisons teutonnes. Le bon gouverneur n'était-il pas grand vassal d'Autriche ? Un prince saxon, parlant de l'architecture norbertine du XVII^e siècle, avec une suffisance saxonne et une ignorance princière, déclara que l'occupation allemande aurait les meilleures conséquences pour la connaissance de l'art flamand. (Que ceci nous apprenne à ne pas rester indifférents à cer-

taines de nos richesses !) Un célèbre professeur de Berlin, insistant pour voir des dessins attribués à E. Quellin, fit preuve, du moins, du sens des réalités en reconnaissant qu'après la guerre les relations entre Belges et Allemands risquaient pendant longtemps d'être impossibles.

L'une des prétentions les plus agaçantes de cette séquelle de pédants fut de vouloir placer des étiquettes allemandes sur les cadres de tous nos tableaux anciens et modernes à côté des inscriptions françaises et flamandes. Mesure illégale, disions-nous, en brandissant un rapport juridique dû à notre ami l'avocat Ed. de Bruyn. Moyen pédagogique pouvant faciliter la visite des musées à nos troupes, répondaient-ils dans des notes gourmées. Moment de profond émoi. Cette humiliation allait-elle nous être infligée ? On nous envoya des conservateurs qui, bénévolement, croyaient pouvoir compter sur notre concours et s'étonnaient de nos protestations. Soyons charitables et ne nommons pas ces « collègues » déguisés en *feldwebel* qui, pendant des mois, copièrent patiemment les titres de nos tableaux pour les traduire dans le calme de leur cabinet d'embusqués. Nos rapports firent-ils impression sur leurs chefs ? Reculèrent-ils devant l'énormité de leur tâche ? Un beau jour, on ne paria plus des traductions tudesques.

Fermés le 3 août 1914, les Musées royaux de Peinture et de Sculpture durent rouvrir leurs portes par ordre, le 23 janvier 1915. Les œuvres les plus précieuses avaient été déposées dans les souterrains ; il fallut les retirer et les expo-

ser. Ces déplacements ne laissèrent pas d'éveiller en nous les plus graves soucis. Notre hall d'entrée subit pendant longtemps une maudite *landsturm*. Les grands chefs étaient persuadés que Bruxelles se soulèverait et le poste organisé au Musée devait contribuer, avec les effectifs du Parc et du Palais de Justice, à commander le haut de la ville. Ce n'est qu'après des démarches interminables que nous parvînmes à débarrasser le Musée de ces hôtes fâcheux. Un conservateur de Berlin, désireux de nous prouver ce qu'il appelait ses « sympathies collégiales », intervint dans les négociations. « C'est une mesure prise par les autorités militaires, disait-il avec résignation, et ces messieurs n'écourent pas un *civiliste* comme moi. » Le Berlinoïse avait depuis longtemps regagné les bords de la Sprée quand nous pûmes enfin saluer le départ de la Landsturm. Notre hall était dans un bel état ! Les clous des bottes avaient sillonné le dallage d'un dessin qui n'évoquait guère celui de la cathédrale de Sienne et les installations sanitaires étaient transformées en auge répugnante. Les héros gris n'avaient pas trouvé de meilleur endroit pour leur cuisine que les w.-c.

Ainsi, constamment, le grotesque affirmait son empire.

Des éclats de shrapnells tombèrent à deux reprises sur le Musée; par miracle, aucun dégât. Nous en profitâmes néanmoins pour réclamer la fermeture à grands cris. Vains efforts. Alors d'office nous fîmes disparaître le grand Metsys : la *Légende de sainte Anne*, particulièrement exposé sous le lanterneau de la salle gothique. « En restauration », répondaient les surveillants aux officiers qui s'en informaient. Un expert fut chargé d'examiner notre demande de fermeture. Nous lui montrâmes les morceaux de shrapnells. « Ce sont des obus anglais », déclara-t-il, et il empocha les fragments de projectiles pour faire disparaître des preuves gênantes. Mais nous les avions fait photographier.

Nous dûmes lutter aussi contre l'activisme, et ici surtout quelques pages hautement savoureuses agrémentèrent le drame national. Un maître ivrogne fut nommé conservateur du Musée Wiertz. Jamais il ne visita ses collections, bien qu'il habitât le logis attendant au musée. Ses enfants menaient un tapage d'enfer, organisaient des courses dans les locaux, grimpaient sur les toits, et sans les avis du concierge, se seraient cassé la tête à travers les lanterneaux. M. le conservateur faisait de longues absences, allait conférer en Allemagne (on devine la vilaine besogne de haine qu'il allait accomplir auprès de nos prisonniers); revenu à Bruxelles, ses habitudes de farocrate l'emportaient aussitôt. Vers 2 ou 3 heures du matin, il rentrait titubant, chantant, soutenu par son ami le joyeux mélomane Jef. Tous deux s'étaient dans les parterres, devant le perron du logis de M. le conservateur. Une servante les ramassait. Et gémissant, ils se déclaraient malades et réclamaient une bonne tasse de café. Et Mieke, l'esclave, soignait de son mieux René et Jef, les deux types les plus réussis de l'administration des Beaux-Arts sous le régime activiste. Le traître René et son compère sortaient d'une Kermesse de Teniers. Quinze jours avant l'armistice, ils prirent la fuite... après avoir touché trois mois d'appointements.

Les musées devinrent le refuge de maintes œuvres en péril. Le Van Dyck de Saventhem : *Saint Martin partageant son manteau*, y séjourna pendant toute la guerre. La population menaça de nous écharper quand nous allâmes le décrocher pour le mettre en sûreté (des maisons de Saventhem flambaient) et le curé dut rassurer ses paroissiens; ceux-ci firent un accueil chaleureux aux « poilus » à qui nous pûmes confier la mission de restituer le tableau à l'église villageoise. En réclamant le dépôt au musée du médaillier de la Chambre des représentants, dont quelques pièces avaient été dérobées par des attachés de la *Kommandantur*, nos nerfs subirent une nouvelle épreuve. Nous recueillîmes des œuvres du Sénat (notamment les bustes du Roi et de la Reine, par

Victor Rousseau), des tableaux de Courtrai, des bronzes, des cuivres (entre autres toutes les précieuses planches de Baertsoen) et, sans que nous en fussions officiellement avisé, le personnel fit du Musée ancien une immense cachette. La complaisance administrative nous parut en cette circonstance la suprême vertu patriotique. Nos prises d'air, nos souterrains étaient garnis de chaudrons, chandeliers, poignées de portes, batteries de cuisine. Les socles du hall de sculpture étaient bourrés de laine. Que d'édredons et de matelas ont pu de la sorte échapper à la déportation !

Le personnel était insuffisant pour exercer une surveillance efficace le dimanche, jour où tous les musées devaient être ouverts simultanément. Une garde bourgeoise, composée d'artistes, d'archéologues, d'avocats, d'amateurs, s'organisa et assura pendant toute la durée de la guerre un service dominical sous la direction de M. Pierre Bautier. Le bon dessinateur Amédée Lynen et le sculpteur De Villez furent parmi nos « gardes » les plus assidus. Au début néanmoins, nos collections furent exposées à des risques sérieux. On nous vola deux petits tableaux : au Musée moderne, un Henri De Braekeleer; au Musée ancien, une *Tentation de saint Antoine*, de l'école des anciens Pays-Bas, vers 1525. Nous eûmes la chance de retrouver les deux œuvres dès le lendemain chez des marchands de la ville. Le voleur — le même avait fait les deux coups — fut découvert. Mais (l'aveu est dur) nous ne savons toujours pas le nom de l'auteur de la *Tentation*.

Dans l'inattention générale, la vie scientifique du musée se poursuivait. Des cours — non censurés — furent donnés aux jeunes filles qui, pour refus d'obéissance à des professeurs activistes, étaient chassées de leurs écoles. La bibliothèque des catalogues (collections, ventes, musées) prit un grand développement; ce dépôt, unique en Belgique, compte actuellement 10,000 numéros. La collection de photographies, enrichie d'un don important de M. l'avocat Dansart, s'éleva à 15,000 documents, dûment catalogués. En rangeant les reliques des réserves, nous remîmes au jour un Palma Vecchio, exposé à présent dans la galerie des écoles étrangères, et une admirable *Crucifixion* d'Albert Bouts, que nous montrerons bientôt. Enfin, la révision complète des étiquettes de nos tableaux anciens fut accomplie en deux ans de temps. Ce furent des moments d'intérêt supérieur que nos séances hebdomadaires, aux jours de fermeture, avec des érudits comme MM. Hulin de Loo et Verlant, le directeur général des Beaux-Arts. A.-J. Wauters était des nôtres au début, mais nous le perdîmes en mars 1916 et notre travail de mise au point se poursuivit encore pendant un an. La rédaction d'une dizaine de « cartels » nous prenait parfois une après-midi. Nous suspendions la discussion pour prendre le thé (aussi longtemps qu'il y en eut, car nous en fûmes privés après la disparition successive du lait, du sucre, des cakes et des madeleines !). Nous goûtions devant les tableaux, très souvent parmi nos chers gothiques. Mais la conversation s'écartait des chefs-d'œuvre. Wauters mangeait du « boche » avec la plus sympathique ardeur; Hulin de Loo nous donnait la primeur des vers satiriques flamands et français que lui inspiraient l'université « flaminboche » de Gand et ses suppôts. Comment oublier ces five-o'clock où assistaient tantôt Adam et Eve des Van Eyck, tantôt Corneille De Vos et les siens ?

Il me faudrait des pages et des pages pour raconter l'arrivée dramatique à Bruxelles des chefs-d'œuvre de Lille, Valenciennes, Douai, Cambrai, Laon, etc. Nous n'avions ni gouvernement, ni administration, et si l'on n'agissait promptement, de grands dangers étaient à craindre. Qu'on me pardonne si, mentionnant ces émouvantes journées dans un article, je parle des difficultés qu'il fallut vaincre. En réalité, j'en eus à peine conscience. Retirer en hâte ces œuvres des chalands, où les menaçaient l'humidité, les rôdeurs, les bol-

chevistes allemands; ranger ces tableaux, sculptures, meubles, livres, manuscrits, etc., au Musée ancien, au Musée moderne, au Palais de Justice, où, j'en étais certain. plus jamais les Boches n'y toucheraient; puis, ces phases ingrates du « sauvetage » traversées, dresser l'inventaire de ces richesses avec des collègues belges savants et dévoués; revoir ensuite d'excellents confrères français, délégués par leur gouvernement pour le rapatriement de ces chefs-d'œuvre; être entouré de jeunes et sympathiques « poilus », commis à la manutention et au secrétariat, je considèrai toute cette aventure, où me lançait l'affolement tudesque, comme la meilleure compensation aux humiliantes années de l'occupation. Et l'on trouvera sans doute que c'est simple justice de citer ici M. l'échevin Max Hallet, qui nous seconda sans hésitation (il fallut l'intervention financière de la ville pour obtenir

la bonne volonté des bateliers et débardeurs); de remercier à nouveau M^{lle} De Vigne, MM. P. Bautier, Joseph Destrée, Paris, Bacha, Marcel Laurent, Hissette, associés à la grande entreprise de l'inventaire; M. G. Demeter, artisan dévoué de la comptabilité, et M. A. Laes, collaborateur précieux à l'œuvre de la réexpédition.

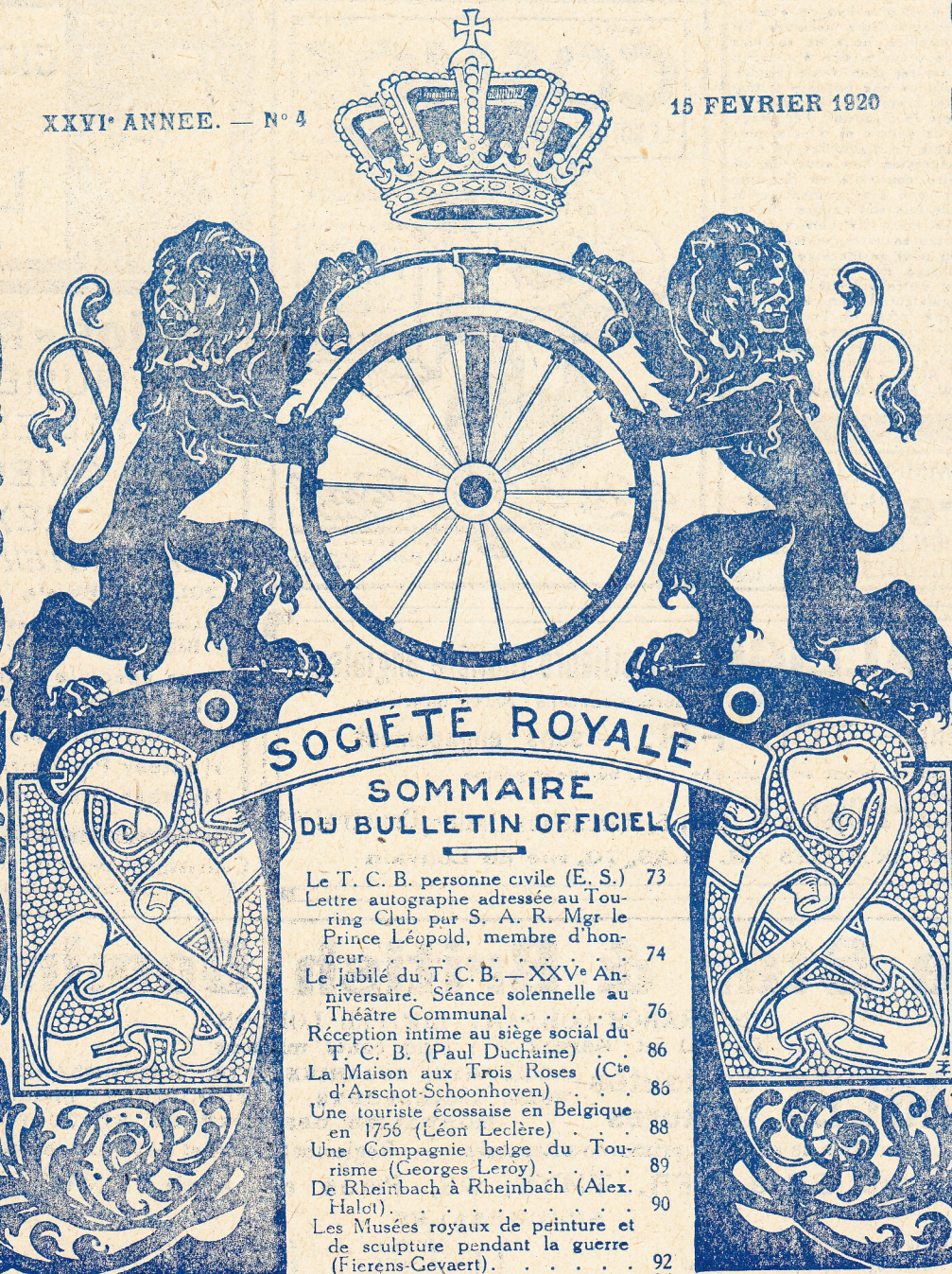
Tous les chefs-d'œuvre du Nord sont rapatriés. Un seul nous est resté pour quelque temps : *le Martyre de saint Etienne*, de Rubens (Musée de Valenciennes). Le gouvernement français nous a permis de l'exposer. C'est une ample et noble tragédie. Si vous ne l'avez vue, empressez-vous, lecteur, d'aller l'admirer.

Lucien. Gevaert

TOURING-CLUB DE BELGIQUE

XXVI^e ANNEE. — N° 4

15 FEVRIER 1920



Le T. C. B. personne civile (E. S.)	73
Lettre autographe adressée au Touring Club par S. A. R. Mgr le Prince Léopold, membre d'honneur	74
Le jubilé du T. C. B. — XXV ^e Anniversaire. Séance solennelle au Théâtre Communal	76
Réception intime au siège social du T. C. B. (Paul Duchaine)	86
La Maison aux Trois Roses (C ^{te} d'Arschot-Schoonhoven)	86
Une touriste écossaise en Belgique en 1756 (Léon Leclère)	88
Une Compagnie belge du Tourisme (Georges Leroy)	89
De Rheinbach à Rheinbach (Alex. Halot)	90
Les Musées royaux de peinture et de sculpture pendant la guerre (Fierens-Gevaert)	92
Automobilisme (H. C.)	94
Le mémorial de Zeebrugge (G. L.)	95
Variétés.	96

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à M. Georges LEROY, vice-président, rédacteur en chef du Bulletin officiel, au siège social.

Pour la publicité, s'adresser à M. F. LAUTERS, 98, rue du Méridien, ou à M. VAN BUGGENHOUDT, 5 et 7, rue du Marteau, Bruxelles.